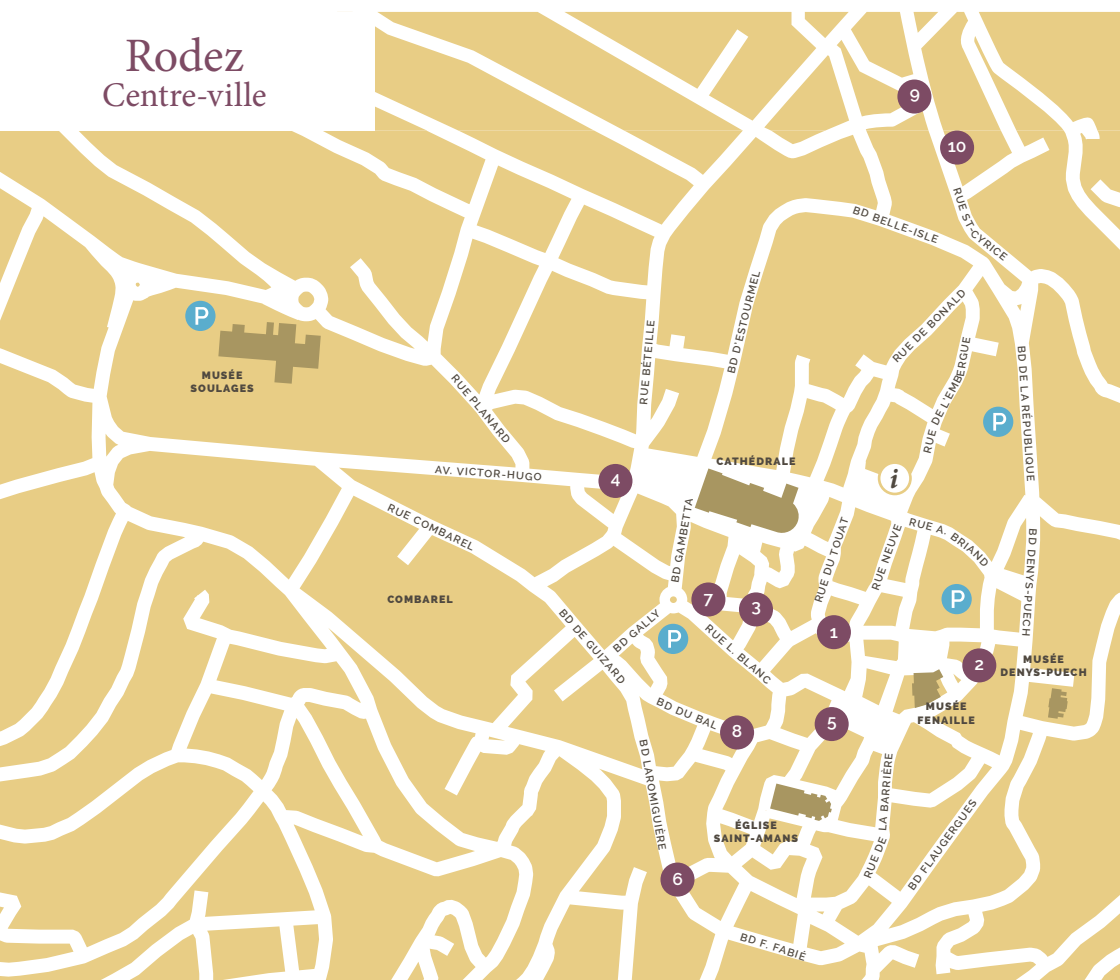


DE L'ÉTAL AUX VITRINES



Rodez Centre-ville



1. Passage du Mazel / 2. Ancien Bazar Douziech / 3. Ancien Family Ciné
4. Le Broussy / 5. Chapellerie Ferréol / 6. Ancien magasin de tissu Mère Blanc
7. Hôtel des Postes / 8. Quincaillerie Bastide
9. Pharmacie du Faubourg / 10. Auberge des Trois Mulets

Au rayon des souvenirs

Il y avait d'abord la poignée, longue verticale de métal tournée, brillante comme un lingot d'argent, lustrée tous les matins avec un peu de vinaigre blanc à l'arrivée de l'employé. La porte était vitrée et drapée dans un fin voilage gris enveloppant toute la vitrine.

C'était comme un rideau de scène de théâtre dont les horaires des représentations se résumaient en un laconique « ouvert » « fermé », écrit à la main, recto verso, sur un épais morceau de carton.

On attendait.

Des revenants, des silhouettes, allaient et venaient à travers la tenture faite de plis piqués et répétés en un rythme régulier, annonçant la bonne tenue de la maison.

Les lettres dorées peintes à l'étage sur un large bandeau noir, s'estompaient : « Mercerie - Bonneterie - Lainages » ; ils n'en avaient plus besoin.

Le lieu était connu de tous. Soudain, une main déverrouillait la porte, une autre retournait le panonceau. « Ouvert ».

On essayait d'entrer.

La porte était lourde, difficile, le bois avait bu l'humidité de la nuit.

Un vibrant tintement de sonnette retentissait dans toute la boutique, annonçant notre victoire.

À l'intérieur, tout était soie, boutons, rubans, passepoils, galons, bobines de fils et dentelles. Une échelle permettait l'ascension d'étagères dont les sommets évoquaient les neiges de soieries éternelles.

Un long comptoir de bois clair accueillait à son bout, une lourde machine à coudre recouverte pour la nuit d'une housse de moleskine.

Une dame sans âge se présentait alors à vous d'une invariable formule, apprise depuis l'ouverture du commerce au début du siècle :

« Cette dame désire ? »

Nous avons des désirs...

Rédaction : Marion Clochard, Diane Joy, Yann Launay, Florence Marcillac, Oriane Pilloix, Jean-Philippe Savignoni, Direction du patrimoine de Rodez agglomération.
Remerciements : le Carto-club aveyronnais, Gilbert Regourd, Catherine Tomasi, Christophe Bec, Jean-Michel Cosson, M. Verdeille.

Le passage du Mazel ¹

Construit en 1319, puis maintes fois remanié, le *mazel* de Rodez est l'un des rares exemples de marché couvert médiéval conservé. Le mot vient de *macellum*, qui désigne le marché en latin, mais aussi la boucherie, du verbe *macello* : tuer les animaux. C'est dans ce sens que le terme est resté en usage au Moyen Âge dans les territoires de langue occitane.

La construction de *mazels* accompagne le développement de la consommation de viande dans les villes aux XIII^e et XIV^e siècles. Des terres cultivées moins nombreuses et des pâturages étendus favorisent alors l'accroissement du bétail. Sur l'Aubrac se développe une activité d'élevage de grande envergure, dirigée vers les boucheries des villes du Languedoc et de Provence. Parallèlement, la baisse démographique entraîne une augmentation des salaires et la viande devient accessible à davantage de population. La réglementation de la vente de la viande pour en permettre le contrôle devient donc nécessaire. Il s'agit de s'assurer de la qualité sanitaire des morceaux débités mais aussi de pouvoir taxer cette vente et récupérer ainsi une partie des revenus générés. Pour la Cité, ce sont les chanoines du chapitre cathédral qui commandent l'édification de la boucherie et en perçoivent les loyers.

La façade du *mazel* donne sur la rue du Touat, mot qui désigne un égout sans doute fort utile pour évacuer le sang et les déchets de la boucherie. De ce côté, la porte, couverte par un arc en anse de panier, est surmontée d'une niche en accolade accueillant une statuette de saint Étienne, référence à la chapelle située à l'étage du bâtiment en grès rose du côté du carrefour du même nom. Il est représenté en habit religieux avec le livre des Évangiles et la palme de martyr, car il fut le premier martyr de la chrétienté.



1. La façade du Mazel sur la rue du Touat
© P. SOISSONS

2. Le carrelage des années 1920 du fleuriste Bec
© RODEZ AGGLOMERATION

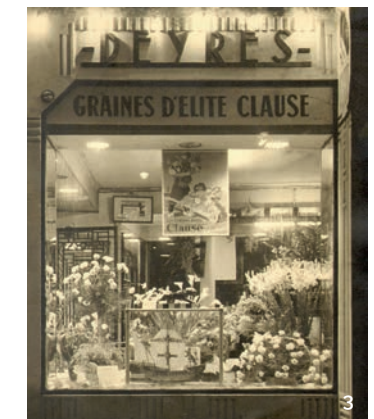
3. La boutique du fleuriste Deyres
© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Auprès du mazel, le fleuriste Bec

Contre le *mazel*, au bout de la rue du Touat, M. Deyres ouvre en 1929 une boutique de fleurs et graines. En 1958, M. Jean Bec achète le magasin et continue l'activité, perpétuée de père en fils jusqu'à aujourd'hui.

L'immeuble est implanté au-dessus d'une cave de la fin du Moyen Âge, voûtée et munie de ses équipements d'origine : un soupirail, un placard dans le mur contre la rue, et un puits.

La façade de l'immeuble se distingue du reste de la rue par un traitement des enduits très soigné, caractéristique des années 1920-1930. Demeurent de cette époque les motifs en saillie et surhaussés de blanc soulignant les encadrements des fenêtres et le sommet des façades. Ces mêmes motifs ornaient l'enseigne de M. Deyres et l'ancienne devanture. L'intérieur avait été réaménagé et modernisé au même moment dans les années 20. Le rez-de-chaussée est pourvu d'un carrelage aux carreaux en ciment teintés dans la masse, marqué d'une inscription laissée par le carreleur, aujourd'hui dissimulée, « Santuré, 1925 ».



À l'Union des Arts, le bazar Douziech 2

La maison Douziech est bien connue à Rodez au début du XX^e siècle. Le magasin, fondé par Jules-Pierre Douziech, existait déjà en 1880, place du Bourg. Il était «colporteur» avant de se sédentariser à Rodez ; les deux aînés de ses cinq enfants continuèrent le commerce de leur père. Après le décès de l'aîné, Paul, en 1894, sa femme assura la direction du commerce pendant deux ans. Puis en 1897, elle épousa, en secondes noces, son beau-frère, Jules.

Le magasin est répertorié depuis 1903 comme « bazar », en référence aux anciens marchés orientaux connus pour la diversité de leurs marchandises. Il s'installe à partir de 1910, au n°14 de la place de la Préfecture où madame Douziech et son deuxième mari, Jules, avaient acheté après les lois de séparation des Églises et de l'État, une partie du couvent de Notre-Dame.

Ils font construire le magasin et l'immeuble à l'emplacement d'une partie de la cour du couvent dont le Family-Ciné occupera plus tard la chapelle. Ils conservent alors des parties de l'ancien édifice, dont la façade sur la cour qui semble dater de la seconde moitié du XVI^e siècle. Le bâtiment donnant sur la rue, reconstruit au début du XX^e siècle, présente sur la place une façade à travées dont le rez-de-chaussée est occupé par la devanture double d'une vaste boutique, aujourd'hui séparée en deux commerces. De part et d'autre de la boutique de gauche, sont apparentes les colonnes de fonte permettant d'ajouter la large vitrine. À droite, ces colonnes sont encore coffrées dans les éléments de la devanture de bois autour de la porte.

Ici, on trouvait de tout depuis les bijoux fantaisies, couteaux de Rodez, parapluies, articles pour colporteurs, articles pour le voyage, librairie-papeterie... aux articles funéraires sans oublier les jouets, dernière activité dont bon nombre de Ruthénois se rappellent. Dès 1904, Jules Douziech fournit au magasin une nouvelle spécialité, l'édition de cartes postales, laissant aujourd'hui de magnifiques clichés de la ville comme de la campagne. Jules Douziech réalisa lui-même la plus grande partie des clichés qu'il édita jusqu'à la fin de sa vie en 1926.

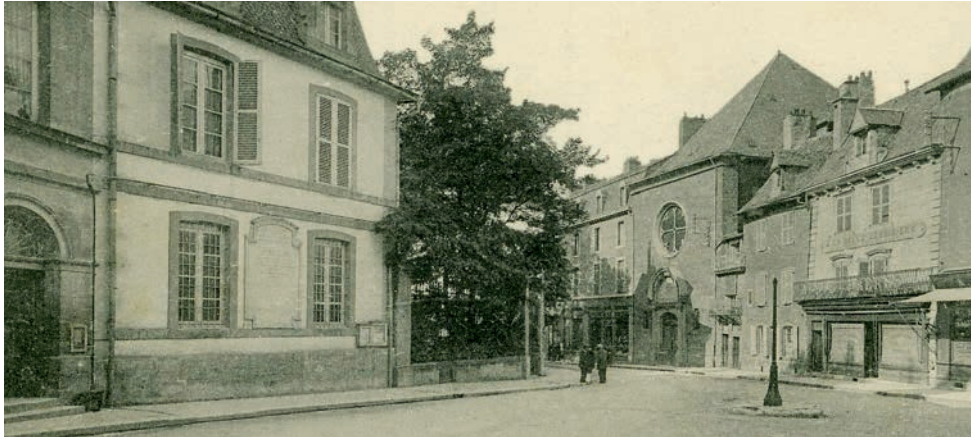
À la Belle Époque, d'autres grands magasins de ce type sont implantés. On en dénombre cinq en 1907 dont le « Grand Bazar de l'Aveyron » (carrefour Saint-Étienne), ou encore « À la Ménagère » élevé en 1902 et aujourd'hui démoli (emplacement de l'actuel Monoprix).



L'intérieur du Bazar Douziech au début du XX^e siècle
©CARTO-CLUB AVEYRONNAIS



La façade de la boutique au début du XX^e siècle
©CARTO-CLUB AVEYRONNAIS



Place Charles-de-Gaulle, la façade de la chapelle
©CARTO-CLUB AVEYRONNAIS



Le Family Ciné
© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Le Family Ciné, premier cinéma de Rodez 3

À un emplacement situé aujourd'hui entre la poste et la préfecture, est fondé en 1626 le couvent Notre-Dame, dont les religieuses instruisaient à titre gracieux les jeunes filles de la ville. Devenue propriétaire des bâtiments au début du XX^e siècle, la ville de Rodez y installe la première école Gally et loue la chapelle à un certain Jean-Baptiste Chanoux, porteur d'un projet novateur. Ce brillant diplômé de mécanique, natif de la Corrèze et un temps chef du télégraphe à la poste de Rodez, y crée le premier cinéma de Rodez !

Près de trente ans après la première séance publique de cinéma par les frères Lumière en 1895 à Paris, et trois après la création du Gaumont-Palace place Wilson à Toulouse, Rodez s'apprête à vivre l'événement.

Dans son édition du 3 septembre 1922, « Le Courrier de l'Aveyron » s'enflamme sur l'ouverture du lieu : « La scène est encadrée d'une ornementation gracieuse et l'écran, ordinairement de toile, est fait d'un mur blanchi qui assurera aux projections une fixité absolue et nécessaire. (...) le confort ne le cède en rien à l'élégance. (...) Et les jambes les plus longues trouveront une aisance auquel le théâtre, (hélas !) ne les a point habituées... ». Et le journaliste de conclure en louant la qualité de l'accueil de celui sans lequel il n'aurait jamais été permis à Rodez d'avoir un cinéma.

Si l'intérieur de la chapelle conserve voûtes, chapiteaux et colonnes, la façade exprime alors la modernité, à l'image de la nouvelle invention technologique qu'elle accueille désormais. À l'entrée, vers la préfecture, l'ancien tympan sculpté est remplacé par une enseigne en mosaïque « Family Ciné », surmontée d'une marquise métallique suivant l'arrondi du tympan. La porte à deux vantaux est pourvue de vitraux aux motifs courbes dans le style Art nouveau.

Avec trois séances quotidiennes et une pianiste attitrée pour accompagner le cinéma encore muet à l'époque, le succès est au rendez-vous malgré parfois de longues interruptions techniques. Le projecteur étant à charbon et la lumière provenant d'un arc électrique, la cabine de projection manque de prendre feu à plusieurs reprises !

Jean-Baptiste Chanoux ne s'arrête pas en si bon chemin : en octobre 1932, il ouvre à Rodez un autre cinéma, Le Palace. Les deux cinémas ne se concurrencent pas tant la demande est grande et les films y sont bien différents : au Family, les classiques français et au Palace ceux d'outre-Atlantique. Les actualités de Pathé et Gaumont diffusées avant les films sont aussi très courues. L'exploitation resta dans la famille jusqu'en 1980. La « chapelle-cinéma » connaît une nouvelle reconversion en accueillant depuis 2008 les rayons jeunesse de « La Maison du Livre ».

Le Broussy 4

L'hôtel-café-restaurant est construit en 1891 à l'emplacement d'une maison particulière et d'un petit hôtel nommé « place d'Armes ». Le rez-de-chaussée est partagé entre le Café Riche et le Grand Hôtel Broussy, établissements emblématiques de la Belle Époque à Rodez. Le bâtiment est rénové en 1930 à la demande de Paul Broussy et sous la direction de l'architecte ruthénois André Boyer (1882-1953), qui avait construit avant la Première Guerre mondiale le musée Denys-Puech. Le Broussy devient alors l'hôtel de luxe de Rodez, remarquable par son style Art déco avec ses lignes modernes. Le rez-de-chaussée de la façade, les sols du hall d'entrée de l'hôtel et du café sont couverts de mosaïques aux dessins géométriques, combinant élégance et fonctionnalité et qui auraient été réalisées par les frères Georges et Marius Bellaclat. La partie supérieure de la porte de l'hôtel est ornée du monogramme de Paul Broussy sur fond doré. Les seuils d'entrée conservent les noms originaux en lettres de mosaïque rouge cernées de blanc distinguant chaque espace de l'établissement. Une imposante marquise filante abrite la terrasse en carreaux cassés de céramique et ses jardinières en béton incrustées de tesselles multicolores. Plusieurs plafonniers en fer et verre blanc, dont la forme en pointe de diamant est caractéristique de l'Art déco, y étaient suspendus.

Le Café Riche occupait l'angle du bâtiment. Sa grande salle était à l'origine prolongée par un petit salon communiquant avec la salle à manger de l'hôtel. Le décor en est soigné : le sol est recouvert d'une mosaïque composée de formes géométriques simples, exécutée dans des couleurs primaires. Afin de rendre cet espace chaleureux et confortable, des fauteuils, tables et banquettes en velours, fabriqués par le Ruthénois Louis Vigouroux, compartimentent l'espace. Des espaces de rangements sont aménagés au-dessus des banquettes entre deux grilles en fer forgé et pour ajouter au confort du lieu, les candélabres en fer forgé avec abat-jour en albâtre permettent également aux clients de déposer parapluies et manteaux. Dessinés par l'architecte, ils ont été réalisés par le ferronnier d'art Louis Lacout et l'entreprise de ferronnerie Martel de Rodez.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel, la salle à manger a conservé son décor de stucs plus classique. Pour le décor mural, Paul Broussy a fait appel à son ami Maurice Bompard. Né à Rodez en 1857, ce peintre orientaliste, attiré par la lumière des pays du Sud, a nourri son exotisme par ses voyages notamment en Algérie et en Italie. Pour l'hôtel Broussy, il a réalisé les marines vénitiennes qui ornent le grand salon et cinq paysages aveyronnais pour la salle à manger.



Détail des mosaïques
de la façade
© JEAN-FRANÇOIS PEIRÉ
DRAC OCCITANIE



Façade du Grand Hôtel Broussy
©CARTO-CLUB AVEYRONNAIS

Le dernier chapelier de Rodez 5

Dans un immeuble du XIX^e siècle, le chapelier de la place du Bourg fait de la résistance, dernier représentant d'une corporation qui en comptait une dizaine à Rodez à l'époque où, plus qu'une mode, il était de tradition et de bon goût de porter un couvre-chef.

La chapellerie a été créée en 1884 par les frères Cablat, reprise depuis 1950 par la famille Ferréol.

Avant la Seconde Guerre mondiale, les étages du magasin étaient utilisés pour la fabrication des couvre-chefs. On y montait aussi de la paille pour la réalisation de nombreux canotiers ou autres chapeaux de paille. Les jours de foire étaient jours d'affluence pour les chapeliers. Chacun possédait sa clientèle, généralement fidèle. Une dizaine de personnes travaillait à la fabrication des différents modèles disponibles : casquette pour les écoles, le haras, canotiers de la Banque de France... Car le chapeau indiquait alors l'origine sociale du porteur : képi de chef de gare, barrette du curé, mortier de président, casquette, gibus, bicorne de banquier, feutre ou bérêt basque... Nul n'aurait songé à sortir sans être couvert, les vieilles photos en attestent. Chaque foyer en possédait toute une gamme, parfaitement rangée dans les armoires, attendant leur tour. Chapeaux de saison, à larges bords ou plus étroits : chapeaux de fête ou de travail. On n'en changeait que lorsque « lo capel » avait fait son temps : trop petit, trop fané, trop élimé.

La maison Ferréol conserve encore un chapeau muni d'un dispositif un peu singulier : pour lutter contre les assauts du grand vent, un fin cordon de la couleur du couvre-chef y était attaché et noué au bouton de la veste ou du manteau ; ainsi, aux fortes rafales, le couvre-chef quittait sa tête sans pour autant prendre la poudre d'escampette ! La chapellerie a gardé également son « antique » caisse enregistreuse, ses belles boîtes à chapeaux, ses « formateurs », qui permettaient de prendre le contour de la tête des clients et ses étals d'époque où se côtoient les indémodables Stetson, Borsalino et le Trilby remis au goût du jour par quelques chanteurs pop, ranimant l'usage du chapeau auprès des jeunes.

Le commerce du chapeau occupait à Rodez une place particulière car il était alimenté par une production locale importante et d'ancrage ancien sur le territoire. Au Monastère, juste sous le Bourg de Rodez, il y avait au moins vingt-huit chapeliers installés dans le village dans la première moitié du XVII^e siècle. Leur production s'exportait à Saint-Étienne, ou encore jusqu'en Savoie. Cette production locale s'appuyait sur une matière première abondante liée à l'élevage des brebis : la laine, qu'on transformait en feutre pour la rendre chaude et imperméable et donc propre à confectionner des couvre-chefs.



Un formateur pour prendre les contours de la tête du client
© RODEZ AGGLOMÉRATION



La boutique du temps des frères Cablat
© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Magasin de tissu Mère Blanc 6

En 1870, Henri Rudelle et Auguste Gaubert fondent une société de textile de vente en gros, agrémentée d'un atelier de confection. Ensuite ce sont les familles Verdeille et Bousquet qui reprennent l'affaire puis les derniers propriétaires, Bousquet et Corbin. L'immeuble a été construit en 1890 et inauguré en 1893, sur le boulevard Laromiguière. Les étages abritaient les appartements, tandis que les 400 m² du rez-de-chaussée étaient réservés à la vente.

M. Charles Verdeille à la tête de l'établissement pendant longtemps, en raconte le fonctionnement ancien : les voyageurs de commerce de cette maison « partaient en voiture à cheval pour présenter leurs collections aux nombreux clients des campagnes, dans des endroits souvent inaccessibles par manque de routes : il fallait traverser le Lot en barque avec une malle d'échantillons pour aller rendre visite dans la vallée, à une cliente couturière près de la tour de Montarnal (commune de Sénergues). Les voyageurs disposaient d'albums dans lesquels étaient encartées les coupures exprimant les dessins de telle ou telle variété : échantillons de lurex, vichy, tissus pour tabliers, calicots, percales, finettes, popelines, doublures, satins, édredons ou couvertures, sans oublier « les étoffes » de pays, draperie, lainages et manteaux avec un hommage, en passant, au satin noir issu de la région rouennaise dans lequel étaient confectionnés les tabliers d'écolier. C'était l'époque où l'on entassait dans les armoires le précieux linge qui constituait le trousseau des filles et comme les lessives s'effectuaient tous les six mois, il en fallait une avance considérable. (...) L'activité de commerce n'était pas mince : dans les carnets d'achat de mon grand-père et de mon père, je trouve des commandes effarantes telle celle de 1 000 pièces de tissé pour chemise d'homme négociée avec un fabricant de Roanne - un des plus grands centres cotonniers français - soit une seule commande de 120 000 mètres ! ».

Lorsqu'elle remplaçait les chevaux, l'automobile facilita le démarchage mais également la concurrence. Les clients devenaient plus versatiles car les moyens de communication leur faisaient découvrir d'autres fournisseurs. Dans la tradition du commerce à taille humaine, « Mère Blanc » n'adhérait pas à des centrales d'achat, préférant le relationnel avec sa centaine de fournisseurs, sélectionnés pour la qualité de leurs produits.

Sous son plafond de 5 mètres de haut, le magasin tenu par Bousquet et Corbin avait toujours conservé une partie de son mobilier d'origine, comme les immenses tables de drapier en chêne massif sur lesquelles reposaient les pièces de tissus, les étagères murales et les radiateurs circulaires qui s'enroulaient autour des piliers. « Mère Blanc » a fermé ses portes en janvier 2020, c'était le dernier des grands magasins héritiers de la Belle Époque à Rodez et les Ruthénois en sont tous un peu orphelins...



Le personnel pose devant la boutique au début du XX^e siècle
© TOUS DROITS RÉSERVÉS



L'intérieur de la boutique
© TOUS DROITS RÉSERVÉS

L'Hôtel des Postes, Télégraphes et Téléphones 7

En 1936, Edmond Leenhardt, architecte des Postes et Télégraphes, basé à Montpellier, dresse les plans du nouvel Hôtel des Postes de Rodez ; il prend place sur le boulevard Gambetta, après la destruction de quelques maisons et de l'école Gally. Le précédent, place d'Armes, était devenu trop exigü pour recevoir l'ensemble des services. L'objectif était en effet de réaliser un bâtiment répondant aux exigences de modernisation du service postal.

Outre les espaces d'accueil du public et de traitement du courrier, télégrammes et télégraphes, le bâtiment abrite des appartements pour le directeur départemental, le receveur et le caissier, les deux premiers disposant d'un balcon au-dessus de la porte d'entrée. Le public est accueilli dans le hall du corps de bâtiment face au boulevard par un escalier extérieur monumental. Dans un second corps de bâtiment, en retour et de plain-pied avec la rue, sont abrités le tri postal et les bureaux administratifs. Ce bâtiment sera prolongé en 1961 par une aile en rez-de-chaussée.

Après concertation avec André Boyer, architecte départemental, l'architecte Leenhardt conçoit une construction en béton avec un revêtement de 20 cm de grès rouge de Cayssac scellé par des agrafes de cuivre rouge fixées dans l'ossature en ciment armé, afin de s'harmoniser avec l'ancienne chapelle des Jésuites toute proche. L'édifice affiche une modernité empreinte d'architecture classique dans la symétrie de la façade principale et la présence de niveaux de soubassement et de couronnement.

Les grilles des fenêtres et portes en fer forgé sont ornées de médaillons avec le monogramme « PTT », sigle officialisé en 1925.

Dès les premières ébauches, l'architecte avait prévu de décorer la façade d'une enseigne de marbre blanc gravée « télégraphe - poste - téléphone ». Marc Robert, sculpteur ruthénois, réalise une ébauche en août 1938 ; elle évoque des œuvres de l'exposition internationale des Arts Décoratifs de 1925 et l'exposition Coloniale de 1931. Mais c'est seulement en 1943 que Paul Guéry, sculpteur montpelliérain, grand prix de Rome, reproduit la maquette *in situ*.

De part et d'autre du globe, hommes, femme et animaux représentent les différents continents. Un Amérindien avec sa coiffe et une femme vêtue à la grecque, figurant l'Europe, tiennent chacun un combiné de téléphone. Le pont reliant les Hommes, s'achevant en rameau et rehaussé de la courbe du mot « Postes » complètent cette allégorie de la paix entre les peuples. Une paix rendue possible grâce à la modernisation des moyens de communication et de transport du courrier, avec le paquebot-poste à gauche, le chemin de fer à droite et l'avion au-dessus de l'ensemble.

On peut noter la singularité d'une telle réalisation en 1943, avec une iconographie inchangée malgré le contexte de la Seconde Guerre mondiale.



1. Une vue ancienne de la poste
© CARTO-CLUB AVEYRONNAIS

2. La façade aux décors
et aux ferronneries Art déco
© P. SOISSONS

3. Le tympan sculpté
au-dessus de la porte
© RODEZ AGGLOMÉRATION

Quincaillerie Bastide 8

Avant de s'installer définitivement à son emplacement actuel, la « maison » Bastide fut fondée place du Bourg en 1889 par Etienne Bastide, auparavant pharmacien à Béziers. Son fils Pierre Bastide prit sa suite en 1904. Ses enfants firent de brillantes carrières politiques, tout en assurant la direction de l'établissement.

Comme les grands magasins parisiens, la boutique s'affirme par l'ampleur de ses surfaces vitrées, qui permettent d'admirer la multitude de marchandises proposées à la vente. La façade est donc conçue pour attirer l'attention du passant. Le vaste immeuble abrite également des appartements cossus desservis par un escalier derrière la belle porte d'entrée donnant rue Cabrol. Un long balcon courant sur toute la façade signale l'opulence des propriétaires. L'en-tête d'une facture de la « Grande Quincaillerie Bastide » des années 1900, donne un aperçu de tout ce que le magasin pouvait fournir dans le « ménage » et le « bâtiment » mais aussi dans « l'agriculture » : robinetterie, visserie, meubles de jardin, articles pour laiterie, buanderie, lessiveuses, lits fer et cuivre, coffres-forts, douilles et plombs de chasse, articles de Paris, malles et chapelières, etc.

Dès le Moyen Âge, le terme de quincaillerie apparaît dans le livre des métiers d'Étienne Boileaux, prévôt de Paris au temps de Louis IX. « Tous marchands vendant quincaillerie comme pots de terre, escuelle, plateaux, vans... doivent chacun quatre deniers parisis ». Par cette énumération, on voit que dès l'origine du métier, le marchand quincaillier ne vendait pas seulement des objets usuels en métal mais tout ce qui était nécessaire à l'usage domestique.

Dans la préfecture de l'Aveyron, les quatre quincailliers - Bastide, Bouloc, Fabre et Serin - vendaient au détail à leur clientèle mais également comme grossistes pour leurs confrères du département. Les jours de foires amenaient aussi beaucoup d'acheteurs dans le magasin. Dans les réserves du magasin, sont encore conservées de vieilles clés à gorge et une planche de modèles de clés 1935 de Vimeu en Picardie, berceau de la serrurerie française depuis le XVI^e siècle.

Au fil des ans, la réputation de bonne qualité a fortement contribué au développement de diverses activités telles la commercialisation d'électroménager ou la vente en gros à travers la France entière dans les années 70. Aujourd'hui, c'est la cinquième génération qui tient le flambeau de cette affaire familiale.



Détail de la porte qui mène aux appartements sur la rue François-Cabrol
© RODEZ AGGLOMÉRATION

Une vue ancienne de la quincaillerie Bastide
© CARTO-CLUB AVEYRONNAIS

La pharmacie du Faubourg 9

Discrète, la pharmacie du Faubourg n'en demeure pas moins ancienne et remarquable par son architecture. Au tout début du XX^e siècle, elle appartient à M. Barry, pharmacien diplômé de Montpellier qui avait acheté pour s'installer un ancien magasin de fruits et graines. En 1925, Lucien Delclaux, pharmacien, médecin et biologiste de la faculté de Toulouse lui rachète l'officine. Il exercera son métier ici pendant quarante ans avant que sa fille ne lui succède jusqu'en 1999. Tout au long du XX^e siècle, ce sont donc trois pharmaciens qui se succèdent dans la boutique située au carrefour de la côte Saint-Cyric et de la rue Bêteille.

Jusque dans les années 1930, la pharmacie occupait le rez-de-chaussée de deux bâtiments anciens. De cette époque subsiste une partie des boiseries intérieures. L'immeuble actuel a été bâti en 1934 pour Lucien Delclaux sur des plans de l'architecte Jules Andrieu et par l'entreprise de maçonnerie Foissac. Jules Andrieu est l'un des principaux architectes qui ont introduit l'Art déco à Rodez. Il a réalisé certains des immeubles de la rue Pasteur et de la rue de Séguret-Saincric, dans le quartier de l'Amphithéâtre, aux côtés d'André Boyer et Jean Vigouroux. Fils de l'architecte et inspecteur des édifices diocésains Auguste Andrieu (1842-1911), il a lui aussi travaillé pour le diocèse ou les congrégations religieuses. Il a ainsi conçu l'extension de l'église de La-Capelle-Saint-Martin à Luc-la Primaube et le couvent Jésus-Marie rue Bêteille à Rodez. En 1927, il réalise l'installation de la Chambre de Commerce et de l'Industrie place de la Cité, dans l'ancien hôtel de Coignac. On trouve également certaines de ses réalisations avenue Amans-Rodat.

L'immeuble abrite la pharmacie en rez-de-chaussée et des niveaux d'habitation au-dessus. Il est construit en parpaing de béton et en béton armé pour les parties en encorbellement. À l'origine, il était pourvu d'un toit-terrasse. Mais ce type de toiture est mal adapté aux conditions climatiques ruthénoises ; il a donc été remplacé par une couverture en ardoises et l'immeuble a été surélevé pour cela d'un étage de comble en 1942.

La parcelle d'angle est allongée et peu profonde, mais l'architecte est parvenu à concevoir un immeuble d'une certaine monumentalité grâce aux multiples décrochements des façades portés par des encorbellements sobres. En plus de leur rôle esthétique, les travées de fenêtres traitées en bow-windows sur les deux étages permettent d'augmenter la surface habitable intérieure. Comme sur la plupart des édifices Art déco de Rodez, ce style est affirmé par un dessin austère jouant de motifs géométriques simples. L'apparent dépouillement de ce style résulte également bien souvent de la disparition des éléments du second œuvre : les fenêtres, portes et balconnets en ferronnerie qui participaient à l'ornementation de l'ensemble.



La pharmacie en construction en 1934
© TOUS DROITS RÉSERVÉS



L'immeuble avant la construction de la nouvelle pharmacie
© TOUS DROITS RÉSERVÉS



Vue ancienne de l'auberge

© CARTO-CLUB AVEYRONNAIS

L'auberge des Trois Mulets 10

Seule voie d'accès à la ville par le nord pour les voyageurs, et trait d'union avec le faubourg, la côte Saint-Cyrice a toujours connu une grande animation. Elle doit son nom à la modeste église romane qui s'élevait à l'angle de la rue Béteille et de la côte Saint-Eloi, et placée sous le vocable de Cyr ou Cyrice. Les évêques y faisaient une halte lors de leur première entrée à Rodez et poursuivaient leur chemin par la côte, la porte fortifiée des Embergues et la place de la Cité jusqu'à la cathédrale. Le nom de l'auberge rappelle la place des chevaux et mulets utilisés encore dans l'après-guerre dans le quartier. Le rez-de-chaussée, transformé aujourd'hui en garage, était dans les années 1970 en terre battue et pourvu de mangeoires.

La maison date du XVI^e siècle et se signale sur la rue par une tourelle en encorbellement abritant l'escalier à vis en pierre qui dessert les étages et par une façade en pan-de-bois. À l'intérieur, les belles cheminées en pierre aux piédroits ornés de volutes datent de la même époque.

Dans les années 1750, l'établissement était déjà une auberge tenue par les sieurs Richard et Lacombe ; quatre siècles plus tard, elle n'a pas changé d'activité.

L'auberge vit passer l'illustre Louis Mandrin. Il est encore un inconnu lors de son arrivée en Rouergue en 1754. Il vient de commencer sa « croisade » contre les agents du fisc, en rejoignant les rangs déjà fournis de la contrebande. Le 28 juin, Mandrin arrive à Rodez, venu vendre des étoffes et surtout du tabac de contrebande pour la grande foire de la Saint-Pierre. Le brigand et sa troupe, une trentaine d'hommes, s'installent à l'auberge des Trois-Mulets, après avoir semé la terreur auprès des autorités de la ville en prenant un otage et en exigeant la restitution d'armes prises à des brigands neuf ans auparavant, tout en promettant de mettre le feu « aux quatre coins de la ville de Rodès » ! Face à une petite dizaine de brigadiers et à des autorités en déroute, Mandrin et ses hommes écoulent leur stock à des habitants bien trop heureux d'acheter cette marchandise à bon prix. Et l'intrépide Mandrin ne s'en tient pas là : ayant fait réveiller l'entreposeur des tabacs, il l'oblige, comble de l'insolence, à lui acheter son tabac de contrebande et promet même de revenir à la prochaine foire de Rodez !

Mais l'année d'après, il tombe entre les mains des autorités qui lui font payer cher ses exploits et sa popularité ; il est roué vif à Valence le 26 mai 1755.



Le célèbre contrebandier Louis Mandrin qui fit halte à l'auberge

© TOUS DROITS RÉSERVÉS

PARCOURS

Les boutiques sont au cœur de notre vie quotidienne. Happé par nos emplettes, notre regard ne se pose que trop peu sur leur architecture et leur mobilier. Certains commerces sont le fruit d'une longue tradition et d'un savoir-faire hérité et transmis de génération en génération, constituant un patrimoine à part entière.

Rodez agglomération appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire. Le ministère de la Culture et de la Communication attribue le Label Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent et valorisent leur patrimoine. Des vestiges antiques à l'architecture du XX^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 180 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité, en région Occitanie : Bastides du Rouergue, Millau, Mende en Gévaudan, Cahors, Figeac, Montauban, Lodève, Pézenas... bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.

LE SERVICE DU PATRIMOINE

Le service du patrimoine mène l'inventaire et l'étude du patrimoine du territoire de Rodez agglomération, participe à sa conservation et développe des actions de médiation autour de l'architecture, du patrimoine et des paysages.

DÉCOUVREZ LE TERRITOIRE

www.patrimoine.rodezagglo.fr

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS

Visites et conférences : office de tourisme 05.65.75.76.77

Visites et ateliers scolaires : 05.65.73.83.96

Courriel : service.patrimoine@rodezagglo.fr

